

Le 12 de ce mois aura lieu la *fête des arbres*, instituée depuis deux ans dans la province de Québec. L'importance du but qu'on se propose en ce cas est tellement appréciée maintenant—quoi qu'on en ait plaisanté d'abord—que cette année, le 12 mai sera déclaré fête légale par proclamation du lieutenant-gouverneur.

Les députés et les conseillers législatifs se feront un honneur d'assister ce jour-là à la plantation des arbres dans leurs comtés, et leur présence donnera à la fête un cachet plus sérieux.

Il y aura congé dans toutes les écoles; collégiens, écoliers de tout rang et de tout âge s'occuperont de cette question de reboisement, et l'impression qu'en ressentiront ces jeunes têtes produira ses fruits plus tard.

L'écolier fera place à l'homme, et celui-ci se rappellera ce précepte mis en action, qu'il faut songer à l'avenir et conserver nos forêts, source de tant de richesses.

* *

Une question qui devrait bien aussi attirer l'attention de nos députés, est celle des denrées alimentaires.

On semble vouloir s'occuper d'hygiène—du moins on en parle, quoiqu'on n'ait guère fait de progrès depuis qu'on a formé une société dans ce but—mais il me semble que le premier point à régler est celui de l'inspection des viandes.

On a construit des abattoirs—très mal du reste, paraît-il—il s'est formé des compagnies qui ont fourni les fonds nécessaires; le conseil-de-ville de Montréal a adopté un règlement très sévère, et les bouchers ont été sommés de s'y conformer.

Ceux-ci ont semblé d'abord vouloir obéir, puis ont continué à abattre les animaux chez eux comme auparavant; le conseil a paru oublier l'existence du règlement; les compagnies ont fait faillite ou à peu près, et tout le monde est mécontent.

Ce n'était vraiment pas la peine de faire tant de bruit pour arriver à un aussi piètre résultat.

* *

On nous vend des veaux mort-nés, du bœuf étique et du porc trichiné.

Voilà pour la viande.

Mais il y a bien d'autres aliments falsifiés et dangereux. Analysez tout ce que vous achetez, thé, café, sucre, cannelle, moutarde, pain, etc., et vous verrez le résultat.

Il faut vraiment des estomacs de fer pour digérer ce qu'on nous vend.

Et l'on s'étonne après cela des cas nombreux de dyspepsie et d'une foule de maladies dont on ne connaît pas la cause.

Le champ est assez vaste pour une société d'hygiène—mais une société sérieuse qui travaille et produise—et la question est assez grave pour qu'on s'en occupe aussi un peu au parlement.

* *

Je reviens au déménagement, que voulez-vous, la rue est pleine de voitures bondées de meubles et de caisses—mon voisin, qui est épicière, quitte son magasin pour en prendre un autre dans un quartier plus riche où il espère joindre les deux bouts—ce qu'il n'a pas fait jusqu'à présent.

Je lui demandais hier qui le remplaçait.

« J'ignore son nom, mais on m'a dit que c'était un habitant qui venait manger ses quatre sous en ville. »

Cette réponse crue et rude renferme une vérité, et ce cultivateur qui a réalisé quelques fonds pour les jeter dans un commerce qu'il ne connaît pas, n'est pas le premier qui commet cette faute.

La cause en est toujours la même.

Le cultivateur, en venant à la ville pour y vendre ses produits, est ébloui par le luxe qui s'y déploie et les plaisirs qu'il y rencontre. On lui cite tel ou tel commerçant ou industriel qui a fait fortune en dix ans; il est convaincu qu'on gagne beaucoup en travaillant peu, et cela le grise et le fait rêver.

Bientôt le dur travail des champs le fatigue et lui devient pénible. Il se voit petit à côté de ceux qu'il a vu rouler voiture et le regarder du haut de leur grandeur; sa terre lui déplaît, l'ennui s'empare de lui, et un beau jour il vend tout pour acheter un fonds de commerce où il dépensera ce qu'il possède, ou pour tenir un hôtel où il deviendra ivrogne.

C'est toujours la même histoire!

Le cultivateur ne comprend donc pas que sa profession est l'une des plus dignes et la plus utile; il ne sait donc pas qu'il est indépendant, qu'il vit mieux et qu'il a plus de liberté sur sa terre qu'il n'en aura jamais en ville!

La terre donne toujours l'aisance à celui qui la cultive, elle rend en épis le centuple de la somme de travail qu'on lui a prêtée, et n'est jamais ingrate.

Demandez à n'importe quel ouvrier ou petit commerçant de la ville ce qu'il rêve de faire quand il aura pu économiser quelques fonds, et vous verrez—ou je me trompe fort—qu'il vous répondra que son plus grand désir est d'acheter une terre et d'y vivre tranquille en travaillant.

Cultivateurs, conservez vos terres!

GALLUS.

SACHONS NOUS COMPRENDRE

J'ai connu un couple parfait; un couple comme on en fait dans les romans. Il était beau, brave, noble, généreux, instruit, rangé, économiste, sage, aimable; enfin, il n'était pas journaliste. Elle était belle, élégante, douce, gentille, spirituelle; elle n'écrivait pas de roman, ne jouait pas le piano et ne savait pas l'orthographe.

Chez deux êtres réunissant à un si haut degré toutes les perfections morales et physiques, il devait y avoir tous les éléments nécessaires au bonheur à deux, ou même à dix, car ils s'aimaient d'amour tendre, ce qui ne les avait pas empêché de se marier, et comme ils étaient d'origine canadienne-française, il n'y avait pas de raison de supposer que leur race s'éteindrait avec eux.

Tout marchait comme sur des roulettes, pas un nuage n'assombrissait l'horizon de leur lune de miel; ils coulaient en paix les jours heureux que le ciel leur comptait et qui semblaient devoir toujours durer. La suite nous dira jusqu'à quel point leurs espérances se sont réalisées.

Justine, (appelons la Justine puisque ce nom tombe sous ma plume), n'était pas à l'abri de cette antipathie que les jeunes épouses éprouvent ordinairement pour les amis de leurs maris. De son côté, Elzéar, (appelons-le Elzéar, cela lui apprendra à se mieux conduire). Elzéar avait promis à sa femme de ne plus voir un certain Ernest qui, en sa qualité d'homme ventru, chauve et bancal, avait été classé par Justine dans la catégorie des insupportables.

Cet Ernest était pourtant un charmant garçon, très dévoué à Elzéar. Ne sachant à quoi attribuer la froideur de ce dernier et devinant un peu ce qui en était, il avait pris le parti de lui écrire un mot pour lui donner rendez-vous à son hôtel. La note était pressante, et Ernest insistait sur le fait qu'il avait à parler à son ami d'affaires très sérieuses. Le soir en question, notre nouveau marié allait sortir, lorsque sa légitime lui demanda :

—Où vas-tu, mon chéri?

—Je sors un peu, ma chère, mais je rentrerai bientôt, balbutia le mari.

—Mais je voudrais savoir où tu vas.

—Je ne puis te dire cela... Je vais me faire raser.

La seconde proposition n'était pas la conséquence rigoureuse de la première. Elle ne l'expliquait même pas, car Elzéar venait de se raser au vu et au su de Justine.

—Tu me caches quelque chose, reprit l'épouse!

—Allons donc, peux-tu le supposer?

—Tu t'ennuies en ma compagnie; tu ne m'aimes plus.

—Tu me soupçonnes? Tu n'as plus confiance en moi.

—Tu n'iras pas.

—J'irai.

Là-dessus pleurs, sanglots, trépignements et tout le tremblement. Elzéar alla voir son ami. Il revint le cœur gros pour trouver sa femme apparemment consolée, mais ayant l'air tout à fait disposée à la bouderie. La lune de miel était finie. Les illusions étaient envolées et avec elles le bonheur des deux époux.

Il n'y avait plus entre eux cette confiance qui avait régné jusque là: chacun gardait pour lui ses impressions. Il n'y avait plus cette tendance à penser, à jouir, à ressentir et à souffrir en commun. Le charme était rompu. Elle ne me comprend pas, se disait Elzéar. Il est égoïste où il ne m'aime plus, se disait Justine, et chacun des deux malheureux souffrait de son côté sans avoir l'air de soup-

çonner que le meilleur moyen de s'entendre est de s'expliquer.

Peu à peu l'amour qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre se refroidit. Au commencement de leurs malentendus, chacun d'eux s'était fait la réflexion suivante: « Si je l'aimais moins, il me serait bien moins pénible de constater que l'on ne me comprend pas. » Petit à petit, ils en vinrent à se dire en eux-mêmes: « Encore si nous nous aimions malgré notre incompatibilité d'humeur, nous pourrions vivre heureux, mais il est évident que nous ne nous aimons plus et que le devoir seul nous retient ensemble. »

Une fois qu'on en est rendu là, le bonheur n'existe plus dans la famille. On cherche des consolations au dehors, et alors il faut toute l'autorité de la religion, toute la puissance de l'amour du devoir, toute l'influence d'habitudes honnêtes, tout le dévouement que l'on éprouve envers ces petits êtres que Dieu a confiés à nos soins, pour empêcher le mari de se livrer à la débauche, la femme de tomber dans des fautes qui font de l'ange de la veille un objet d'horreur et de mépris le lendemain.

Au sein de notre société canadienne-française, dont les mœurs sont en général très austères, on évite généralement les terribles conséquences que je viens de signaler, mais il faudrait faire plus, il faudrait éviter jusqu'aux causes mêmes qui peuvent produire des conséquences aussi funestes.

Eh! n'est-il pas déjà trop désolant de voir la mésintelligence régner entre deux époux qui n'auraient qu'à le vouloir pour jouir pendant toute leur vie de ce bonheur qui est le fruit d'un amour sincère? Je voudrais pouvoir crier à tous les conjoints: N'ayez jamais le moindre secret entre vous, confiez-vous l'un à l'autre, et surtout n'allez jamais, au grand jamais, dire sur le compte de votre époux ou de votre épouse, en son absence, ce que vous ne voudriez pas dire si celui ou celle dont vous parlez pouvait vous entendre.

Ce sera le moyen de vous comprendre, de vous apprécier. Si vous êtes honnête, si vous valez quelque chose, vous n'avez rien à cacher à celui où à celle qui a droit à toute votre confiance et à toute votre affection. Les secrets ne sont pas nécessaires entre gens qui s'aiment et dont les intérêts sont identiques. Si vous ne vous fiez pas à l'être que vous devez aimer le plus au monde, à qui vous fieriez-vous donc?

Dans l'ordre social ou politique, les cachotteries ne valent pas mieux. Les êtres mystérieux qui se croient habiles parce qu'ils travaillent dans l'ombre, se font flouer aussi souvent qu'ils flouent les autres. Ils ne réussissent pas mieux que celui qui combat à ciel ouvert. Leur prétendue diplomatie n'est ordinairement rien autre chose que de la grosse malhonnêteté plus ou moins déguisée.

Ils sont très rares les cas où l'intérêt public exige que l'on agisse en secret, surtout dans un pays où la population est paisible comme celle du Canada. Les prétendus sauveurs du pays, qui complotent dans l'ombre, ont besoin du secret parce que leurs actes ne peuvent supporter la lumière du grand jour. L'honnête homme n'a pas besoin de se cacher et, quoi qu'on en dise, il est toujours opportun d'exposer publiquement une opinion honnête, sage et éclairée.

Cette confiance, si nécessaire au bonheur des époux, est également nécessaire entre les hommes de bonne volonté. D'ordinaire, les honnêtes gens ne se comprennent pas. C'est ce qui empêche souvent la justice de régner, et c'est ce qui permet aux charlatans politiques et autres de spéculer sur la bonne foi, le dévouement, la grandeur d'âme et le désintéressement de ceux qui se laissent exploiter. Il en serait autrement si ces derniers avaient assez de confiance en leurs propres compatriotes pour dire tout haut ce qu'ils pensent tout bas, et ce que la masse du peuple, la partie honnête de la population, pense avec eux.

Le jour où nous prendrons l'habitude de ne rien nous cacher et de nous parler à cœur ouvert, les honnêtes gens qui s'aiment entre eux sans le savoir, mais qui s'aimeraient encore plus s'ils se comprenaient, feront bon ménage ensemble, et le règne des tireurs de ficelles aura cessé.

* RÉMI TREMBLAY.

An bal. Entre deux messieurs qui viennent d'être présentés l'un à l'autre :

—Voyez donc cette grosse commère, là, à droite, sur le canapé! un vrai monument...

—Expiaitoire, monsieur!... c'est ma belle-mère!